

Rémy Prin

Talmont

le chant
précaire

NOUVELLES ÉDITIONS
BORDESSOULES

Le présent extrait fournit une première approche de la mise en page du livre, de son contenu, de son écriture et des photos. Il comprend :

- *la première page de couverture*
- *les pages 51 à 56, extraites du chapitre " Deux tours "*
- *les pages 77 à 84, extraites du chapitre " Le choix des images "*
- *la table des matières, page 173*
- *la 4ème page de couverture.*

ISBN 978-2-36466-013-7

© Nouvelles Éditions Bordessoules, 2015

15, route de Chez Fouché 17260 Saint-Simon de Pellouaille

www.editions-bordessoules.fr

Photographies © Rémy Prin

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Deux tours

— **J**e ne voudrais pas que vous vous mépreniez. Talmont est de ces lieux rares qui ne s'épuisent pas, malgré ses figures remaniées. Et je vous propose deux tours, pour l'éprouver dans la simple émotion des pas, avec ce qu'on doit bien sûr de recueillement à cet endroit, de profondeur...

Il cligne de l'œil, facétieux, se penche vers moi, puis dans un sourire : " Et nous allons commencer par le tour du monde ! "



Comme un chant pur qu'on boirait de la terre
le chevet, vu du chemin des remparts

Le tour du monde

Il est déjà parti sur le sentier vers l'est, s'arrête bientôt, m'attend. Nous nous retournons vers l'église. Et c'est soudain, dans les premiers rayons du matin, comme un chant pur qu'on boirait de la terre. D'où nous sommes, c'est ce banc vide touché par la lumière que je perçois d'abord. Telle une invite à déchiffrer l'absence, à scruter le tréfonds des mémoires humaines. Il y a cette large passe empierrée, ce muret qui la borde et fait limite au fleuve, à son incertaine lumière. L'arbre proche, et le soleil au chevet qui découpe les signes romans, ces signes du lointain passé qui me semblent évidents pourtant et fragiles à la fois. Mon ami glisse dans un souffle : " Le monde vient de naître et c'est ainsi, l'inépuisable dialogue du fleuve et de nous-mêmes ".

Nous restons là, jusqu'au hasard d'un nuage qui fane le soleil. Et l'on se dit alors que l'instant d'avant, désormais dans l'écrin des mémoires, tient de l'éclair amoureux qu'on cherchera longtemps en soi, comme un



*Cette infinie douceur des nuances
vers le Caillaud et l'amont du fleuve*

visage. On se retourne encore, quelques pas vers le muret, et c'est encore cette infinie douceur des nuances, autrement dite, le pêcheur sur sa barque, seul, les falaises au-devant dans l'ombre. Paysage qui monte au corps comme une éternité. L'eau vibre à peine, comme l'air. Il me semble être enfoui dans ce lieu, tenant de lui cette chance inespérée d'être au monde. Simplement là.

Il m'a touché doucement le bras. Il murmure : " Le monde est vaste... " puis se tait. Nous revenons lentement vers l'église. Au chevet, je regarde les pierres. Elles ont bu le premier soleil, et renvoient maintenant un léger halo, comme si d'elles s'échappaient de la blondeur. Je lève le regard, vois les courbes de l'absidiole et de l'abside contre le ciel, ces mouvements comme une danse, des arcs, des colonnes, ce qui dialogue sans se fondre.



Je lève le regard, vois les courbes...

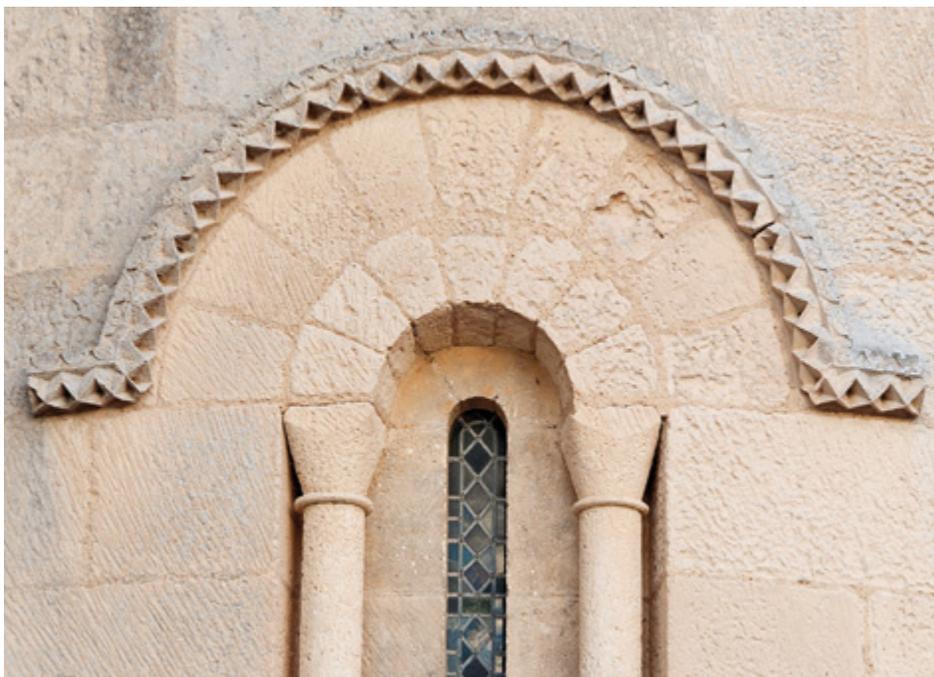
absidiole nord et abside



— Est-ce bien différent du paysage ?

J'ai parlé presque malgré moi, navré dans l'instant d'avoir rompu l'enchantement. Mais mon compagnon répond avec une étrange lenteur qui continue de nous porter.

— Depuis des dizaines de millénaires que les hommes créent des formes, agencent des couleurs, aux parois des grottes ou dans l'espace, est-ce seulement pour capter la beauté du monde ? Ou pour chercher l'au-delà de nous-mêmes ? Rappelez-vous, la terre au-delà du fleuve... Peut-être est-ce le même mouvement. La plénitude du monde ne nous est donnée que par instants. Comme l'extase amoureuse. Alors nous incarnons notre désir, ou plutôt comme ici nous le pétrifions, croyant, de ces courbes de pierre, de ces volumes, atteindre ce qui nous manque...



Et ce fil mince de motifs

fenêtre de l'absidiole nord



Nous marchons tout autour, dans une sorte d'acquiescement des corps à ce qui les côtoie. Je m'approche de l'absidiole. J'avise la mince fenêtre, surmontée des quelques pierres taillées qui tracent cet arc en plein cintre, la marque romane la plus évidente. De chaque côté, les colonnettes, le double élancement vertical qui se courbe et fusionne. Abrite la lumière qui passe du dehors au dedans. Une autre rangée de pierres en arc, au-dessus. Et ce fil mince de motifs, qu'on nomme des *pointes de diamant*, comme un collier sur la rondeur des pierres. Alors seulement je m'aperçois que ces motifs font limite entre des pierres à la texture plus ancienne, et celles de l'arc, récentes. Pourtant, cela s'accorde. Comme si la puissance de l'arc abolissait les marques de restauration. Comme si les mémoires et les actions des hommes, diverses, incohérentes parfois, s'unifiaient dans le temps. Les pierres neuves, qu'on avait sans doute martelées pour les vieillir, s'offraient maintenant à l'usure de la terre,



Le réécrire sans cesse, comme le scribe autrefois

arcature supérieure de l'abside



des embruns, conniventes peu à peu, d'un siècle à l'autre, avec leurs voisines.

Mais l'enchantement du monde, et ce dialogue avec lui du chant des hommes, parfois se désagrège. Deux pas plus loin, le chemin du regard vers l'image est tout autre. En ce haut de l'abside, malgré tous mes efforts, l'écart entre le neuf et le vieux crée des ruptures. Ce qui semblait à l'instant s'apaiser, dans la conscience du temps long, s'exacerbe à nouveau.

— Regardez, dis-je à mon ami, les motifs, les chapiteaux, les modillons... on dirait des ratures. Ce sont les éléments nouveaux qui font rature, qui falsifient l'image.

— Puis-je vous dire que c'est un moment crucial, dans notre quête du patrimoine ?

Le choix des images

Il était heureux de notre dialogue, m'avait-il dit, de ces parcours enchevêtrés, dehors et dedans, de ces visions au hasard dont chacune amenait à questionner le sens du patrimoine et nos partis pris d'aujourd'hui.

— Mais il vous faut continuer, en voisin de ce lieu que vous êtes. Nous n'avons fait que passer, au gré de l'œil. Nous pourrions puiser encore. Je vous propose la démarche d'un herbier, d'un herbier d'images, que vous choisirez soigneusement. Ne cherchez pas l'exhaustivité, mais ce qui fait sens, avec l'ambition, quand même, d'une collection. Vous m'enverrez ce que ces images vous inspirent. Ce sera, pour moi, un bienfait dans les brumes urbaines...



La profusion visuelle

les trois arcs de la façade nord



Avant de choisir

Et me voici encore devant ce portail et ses baies latérales, devant cette profusion visuelle qui attire d'abord. De loin, c'est un appel de l'élégance, la légèreté d'une danse. Quand on s'approche et qu'on a dans l'empan de l'œil les trois arcs, c'est l'incertitude qui gagne. Silhouettes rongées, figures réduites, atteintes dans leur gonflement de pierre : comment déchiffrer l'illisible ?

Je cherche des images, mais c'est la peur soudain de me dissoudre dans leur néant, d'explorer l'insignifiance de ruines recousues, rapiécées. Je m'accroche à cette approche de l'herbier, fleurs et feuilles vite fanées aussi, qu'on fige dans l'instant d'un témoignage improbable.

Il faudrait que les images se choisissent elles-mêmes, que leur puissance agrippe l'œil. L'œil suit la courbe des voussures, dans une sorte d'humilité volontaire. Comment construire du sens commun sur ce qui n'est plus, parfois, que traces en sursis ? " Avant peut-être votre cueillette d'images, avait-il dit, et après, il vous faudra chercher, comparer. Il y a l'instant de voir, et puis ensuite cette plongée dans l'image, dans son épaisseur. "

Mais voir, déjà, exige des repères. Il faut, ici, faire des efforts immenses pour se dégager des habitudes du regard, pour laisser ce qui tient parfois de l'informe infuser en vous. Dans l'espoir que la cohérence de la mémoire, de l'histoire, s'agrège aux phrases. Je repense aux grands filets carrés qu'on plonge dans l'eau jaune du fleuve : de cette profusion des signes, que reste-t-il, quand on les remonte à la lumière, dans les mailles du regard ?

Le face à face des dragons

Parce qu'elle saute aux yeux quand on monte par les rues du village, je place cette image en tête de la collection. Et pourquoi frappe-t-elle ? Parce qu'elle est violente, de manière brute, sans distance aucune.

Les deux monstres s'affrontent, à l'apogée de l'arc, là où converge le regard. Au claveau central, les deux gueules se touchent, ouvertes, crocs découverts. Vont-ils se dévorer ? Rien dans l'image ne le suggère, aucune dominance de l'un sur l'autre, symétrie parfaite, mise à part l'érosion des pierres. On voit le corps long de la bête, strié, enroulé sur lui-même, et cette aile, semble-t-il, à gauche, que prolonge sa patte. On croit reconnaître des dragons comme on a vu sur d'autres images. Mais dans la mémoire il y a des couleurs, de grandes ailes, plusieurs têtes parfois. Le dragon reste perdu dans l'imaginaire, un animal qui n'existe pas, mais que les hommes ont fait naître pour dire leur terreur.

Ainsi, l'apôtre Jean, dans son énigmatique apocalypse : " *Alors il y eut une bataille dans le ciel : Michel et ses Anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta, avec ses Anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel. On le jeta donc, l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou Satan comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le*



On croit reconnaître des dragons

baie aveugle est



*jeta sur la terre et ses Anges furent jetés avec lui*¹. Voilà, le dragon est sur notre terre, il a ses messagers, il est une multitude. L'animal maléfique par excellence, la figure diabolique, sournoise, puissante. Car le dragon, dit le texte, est " séducteur du monde entier ".

Or, que voit-on sur l'image ? Pas de figures séductrices, pas non plus d'interaction entre homme et dragon. Juste l'affrontement figé des deux monstres. Sans qu'aucun ne triomphe de l'autre. Combat indécidable, inépuisable, sans fin. La violence qui se perpétue, en une figure dédoublée des dragons qu'on pourrait répéter infiniment. Aucune victoire jamais, le face à face, l'affrontement dans lequel les êtres s'immergent, et qui, croient-ils, les fait vivre.

L'imagier roman sait bien sans doute que le dragon n'existe pas. Ce qu'il grave dans la pierre, c'est l'envers à nu de la séduction, de l'envie. Ce qui se cache derrière la fascination, ce jeu réciproque et sans fin à qui nul n'échappe s'il n'y prend garde. Cercle vicieux, vicié comme le mal absolu, dont on ne sait se déprendre. À l'apogée du regard.

La femme et la bête

Au bas de l'arc, deux pierres horizontales, qui ferment le tympan. Deux pierres abîmées comme bien d'autres à Talmont, mais dont on devine les

¹ Apocalypse de Jean, 12, 7-9.



L'envie, ou la soumission ?

la femme et le crocodile, baie aveugle est



silhouettes qu'a modelées l'imagier. À droite, une femme allongée, robe longue. Elle prend appui par son bras sur le sol, pour soulever un peu sa poitrine et son visage. À gauche, qui lui fait face, une bête au corps long, écaillé, elle aussi se relevant du sol par ses pattes avant. Deux pattes à l'arrière et une queue étrange, presque maladroite.

Quelle bête ? Un crocodile, croit-on. Peu réaliste, comme bien des images romanes qui ne cherchent pas l'apparence du réel, mais la puissance plutôt et la présence qu'elles délivrent. On sait aussi qu'au Moyen Âge le crocodile, dans l'imaginaire, est proche du dragon, nimbé d'incertitude, mais cruel et mangeur d'hommes. " *Le crocodile fait partie de ces quelques espèces trop terribles pour représenter autre chose que le démon. Aussi, les crocodiles, qui vivent dans l'eau la nuit et sur terre le*

jour, représentent-ils également les hypocrites, qui prétendent mener une vie chaste alors qu'ils se vautrent dans la luxure et le péché.² "

Hypocrisie ou séduction, crocodile ou dragon, ce que l'image explore au bas du tympan est proche de l'affrontement figuré en haut. Notons là aussi la symétrie des corps qui se font face. Mais la bête bien sûr en impose, domine. Quand on s'approche, on se demande si ce n'est pas un dialogue amoureux, gueule contre visage. Celui-ci semble tendu, à l'écoute, fasciné presque et presque terrifié, devant le monstre qui ne dévore pas mais guette et s'approche en murmurant. C'est l'instant de la puissance qui attire, que montre l'image. Processus du désir, de l'envie ou de la soumission ? Incertitude de toute image, que les siècles ont creusée dans la pierre plus encore. Autour du tympan : ici, le principe du désir à travers le modèle tentateur, en haut, la violence résultante, perpétuelle. Comment s'extraire du cercle maléfique ? Au centre du tympan, un personnage assis, informe, mais qu'on peut supposer être le Christ puisqu'on devine encore une croix dans la pierre à l'emplacement du visage. Désir et violence entourent celui qui promet d'en délivrer les hommes.

Comme promis, j'ai envoyé ces deux premières descriptions des images à mon ami. Qu'allait-il, à distance, en percevoir, à travers l'approximation du langage ? Il répond :

Vos phrases m'ont transporté vers la puissance de ces images romanes qui, même blessées par les siècles, questionnent les tréfonds de notre condition. La cohérence de ces dragons affrontés et de cette relation entre la bête et la femme est admirable. Peu importe que ce soit un vrai crocodile ou de faux serpents. Ceux qui ont créé ces images jouaient du symbole, pas de la réalité, mais c'était pour atteindre des niveaux plus profonds d'humanité.

À travers ces deux images, c'est la violence close sur elle-même qui apparaît, sans failles, sans échappatoire. Au gré de mes lectures, j'extrais cette phrase d'un penseur de la violence, qui me semble bien illustrer ces doubles

² CHRISTIAN HECK et RÉMY CORDONNIER, *Le Bestiaire médiéval*, Citadelles & Mazenod, 2011, page 279.

dragons : " *Mutuellement exaspérés par l'obstacle vivant, le scandale, que chacun est désormais pour l'autre, les doubles mimétiques oublient l'objet de leurs querelles et se retournent, la rage au cœur, les uns contre les autres. C'est contre son rival mimétique que chacun s'acharne désormais.*³ " Et vous avez remarqué avec pertinence l'axe central de cette baie aveugle : en bas, la naissance, par le face à face, de l'envie qui fera rivalité, en haut l'affrontement sans objet. Et au milieu, la figure christique qui peut briser le cercle.

Continuez ce parcours, cher ami. Je vous donnerai, par quelques mots de temps à autre, des signes de vie...

Aveuglé

Est-ce par souci de parcourir les images dans l'ordre ? Il m'a semblé que la suite était dans la symétrie de la façade, l'autre baie aveugle, à l'ouest. À cette heure ensoleillée du matin, les pierres au mieux se révèlent. Mais ce que la lumière dévoile, c'est le hiatus absolu des pierres restaurées du tympan et de celles qui l'entourent. On se dit que l'action des hommes ici accentue l'aveuglement. Le Christ au centre, faussement vieilli, met tellement en évidence le délabrement des pierres de l'arc et du soubassement, qu'il noie entièrement le regard. L'œil se focalise sur cet amalgame hétéroclite, sans pouvoir même goûter la grandeur des pierres en ruine.

Aucun sens à ces formes à peine discernables. On ne voit rien. Sur l'arc, on devine le rythme fragile, mais le calcaire est tant rongé que ce qui fait d'habitude la fluidité des motifs, leur légèreté, leur danse, ici n'apparaît pas. Et la quête visuelle s'interrompt, parce qu'il n'y a nulle grandeur à ces pierres, nulle articulation avec la blondeur neuve du tympan.

En bas, le temps a troué la pierre, multiples cavités qui font comme un désert de lune. On isole soudain ce corps étendu dont le visage émerge encore, et les bras peut-être qui l'entourent. Alors, tout change. Parce que c'est la mort qui nous regarde, la décomposition de la pierre et du

³ RENÉ GIRARD, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Grasset, 1999, page 45.



Cavités qui font comme un désert de lune

baie aveugle ouest



corps mêlés. Et celle de l'image et du sens qu'avait voulu le sculpteur. Devant cela qui n'est pas un squelette mais la morsure innombrable du temps, l'œil se concentre, l'émotion vient. Quelle est cette ténuité de l'image, qui se met à résister dans l'improbable, à mesure que l'on prend conscience de l'irréparable néant du monde ? Comme si cette mort des pierres n'était pas naturelle, que ce corps sur lequel on semble s'acharner de toute éternité était le nôtre. Celui de l'humanité impuissante.

Table des matières

Le lieu, comme une promesse.....	7
La première fois.....	13
L'incertitude de la mémoire.....	27
Le point focal.....	37
Deux tours.....	51
Le choix des images.....	77
À la saison morte.....	119
À l'heure sombre.....	135
Inverser le regard.....	145
Le chant précaire.....	157
Bibliographie.....	170

“Puis au détour d’arbustes maigres, voici l’église. Une masse grise. La façade ouest, triste et nue, qui semble avoir été plaquée là dans l’urgence.

— Vous avez lu les livres ? Là où nous sommes, l’église autrefois se prolongeait. Quel fragment s’est effondré ? Quand ? Folie des bâtisseurs ou furie des flots ? L’histoire nous apprend l’incertitude. Mais oui, c’était l’urgence, et la peur : voyez l’ampleur des contreforts. Tout dans cette église est invraisemblable.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez, passons au bord du fleuve. Voyez le bras du transept : à un mètre tout au plus en retrait de la falaise. Et là, dans l’appareil du mur, ces reprises, cette ancienne porte sans doute. Tout cet édifice est là, un défi d’humanité, qu’il a fallu reprendre sans cesse, sauver toujours du désastre. Vous avez remarqué, on est au point le plus extrême, le plus avancé de ce peu d’espace de terre qui s’avance lui-même dans le fleuve. Le plus élevé aussi. Une sorte d’impossible lieu au cœur du lieu.”

Deux amis découvrent en dialoguant le village et l’église de Talmont sur Gironde. Ils vont revenir sur le site plusieurs fois, à différentes saisons, pour s’imprégner au mieux de sa magie et en dévoiler toutes les facettes.

À travers ce double regard et une écriture en symbiose avec les nombreuses photos, le livre propose une approche contemporaine et détaillée de ce patrimoine singulier qu’est Talmont. Et au-delà, en ce temps de tourisme de masse, il interroge notre comportement et tresse des échos avec d’autres patrimoines du monde.



ISBN : 978-2-36466-013-7

Prix : 28 €